

Un éclat de jaune mêlé de rose m'a réveillée. C'est comme ça lorsqu'il y a deux soleils, les matins rares où il fait beau dans ce pays de pluie.

Je ne vois pas le vrai soleil, je ne pourrais pas le voir. Je referme les yeux et l'imagine. Il se lève et s'élève au dessus de la rue, derrière le tilleul en face de la maison. Il doit être encore assez bas. Un soleil d'hiver pâle et las. Je rouvre les yeux et j'entrevois son écho sur les vitres des maisons au bout du jardin. Plus agressif que le vrai, son rebond cherche à s'insinuer à travers les tentures rouge foncé.

Jean tire les rideaux, c'est de son côté.

Une lumière insolente inonde les murs gris qui entourent le lit. Elle éclabousse le miroir au dessus de l'évier de la chambre. En me redressant, j'y vois mon reflet. Mes traits tout chiffonnés. Cernés, ridés. Aujourd'hui, j'ai cinquante ans. Et je fais mon âge. Dire que c'est un simulacre de soleil qui m'impose la vérité.

La pluie, bienveillante, mieux veillante, aurait laissé la chambre dans sa grisaille et m'aurait bercée quelques temps encore d'illusions. Et du souvenir de ce matin d'été où ma mère m'avait dit : « Quand tu t'éveilles, Audrey, ton visage est toujours lisse et frais. » C'était il y a trente ans.

Mais elle n'a jamais dit que j'étais belle.

Elle vit encore. Pas mon père. Elle est octogénaire. Ce mot sonne comme une maladie. Elle oubliera. Avant, elle n'oubliait jamais. Elle me téléphonait, m'envoyait une carte, souvent les deux. Qu'elle soit à la maison ou à l'étranger, lorsque mon père l'emmenait dans l'été pour oublier l'hiver d'ici. Elle calculait bien son coup parce que la carte arrivait le bon jour. « La date, c'est la date ! » Aussi précise et exacte que lorsqu'elle découpait le gâteau. « Chacun sa part ! » C'est la première fois qu'elle oublie. Tiens, George aussi. Et la troisième fois que mon père n'est plus là pour m'embrasser. Seulement parce que ma mère le lui rappelait. Il ne retenait aucune date, lui. Aucun chiffre. Pas même son numéro de téléphone. Quand il était petit, son père ne s'occupait pas de fêtes et de dates : il y avait la ferme. Sa mère non plus, il y en avait trop. Trop d'enfants. Et puis les chiffres n'avaient aucune importance. Même sur les maisons ; le nom du père suffisait.

Nous descendons et je fouille dans le tiroir de mon bureau pour y retrouver une carte postale de Nice : « C'est fou ce que la vie est devenue chère en France. Du jour au lendemain ! Ils le disent dans le journal et qu'il y a un grand mouvement « antihausse des prix ». D'ailleurs, c'est bien simple, moi aussi, j'ai rouspété hier à la poste. Ton père a trouvé amusant que je me rebelle. Enfin... Bon anniversaire. Ça ne me rajeunit pas. Maman. »

Chaque année, elle m'écrivait des petites choses banales, insignifiantes, circonstanciées, et il arrivait même qu'elle en oublie la raison de son courrier.

Ça m'a fait du bien de lire ses mots, même réservés, même froids, et même s'ils datent d'une dizaine d'années.

J'irai la voir samedi.

– Tu m'accompagneras ?

– Pas cette fois. Je suis pris toute la journée. Mais tu peux bien y aller toute seule, tu ne crois pas ? C'est ta mère, non ?

Ma mère, oui.

La première personne au monde dont j'ai goûté l'odeur, dont j'ai senti sur moi la tiédeur du souffle, la douceur des cheveux, le velouté des mains. La première qui m'a enlacée et serrée contre sa poitrine, qui m'a embrassé le front, le nez et les joues, qui m'a fait des papouilles et des chatouilles au ventre. Enfin, je suppose. Je l'espère.

Ma mère. La seule personne aujourd'hui avec qui je redoute les tête-à-tête.

Pourtant je pense à elle depuis que je me suis réveillée. Sans doute parce que Bérangère m'a dit que, dans d'autres pays, c'est aux « génitrices » qu'on souhaite le bon anniversaire.

– Oui, en Russie.

– Tu le savais, toi, évidemment ! Embrasse-moi, génie.

– Tu ne veux pas qu'on invite des amis ?

– Non. Rappelle-toi le fiasco, le jour de mes quarante ans. Non, je préfère ta seule compagnie.

– Que tu es belle !

– Mais...

– Tes yeux sont verts : il va pleuvoir.

« O bruit doux de la pluie... » Quand la pluie et le vent frappent les vitres et les toits, moi, je ne pleure pas. Au contraire, je me sens bien ici, à la maison, à l’abri de tout ce qui pourrait m’arriver de mauvais. J’en profiterai pour écrire.

– Tu sais, Jean, j’ai commencé un livre sur ma mère.

– C’est vrai ? Ah ! Je savais bien qu’un jour, tu t’y mettrais... Tu vas devenir écrivaine, ma vieille !

– Hé ! Pas « ma vieille » ! Pas aujourd’hui !

– Mais je viens de dire que tu étais belle !

– Hm. Et puis je suis loin d’être écrivaine. Je commence à peine... Tu veux que je te lise le début ?

– Vas-y.

– *Mes parents étaient d’origine très différente. Papa venait de l’Ardenne. Son père élevait des vaches. Sa mère, les enfants et les vaches. Maudit destin. Elle mourut à cinquante ans.*

– Pile-poil ton âge.

– *Maman est née à Bruxelles. Son père faisait des affaires. Sa mère, rien.*

– Elle est morte à quel âge ?

– Nonante-deux ans.

– Elle a eu plus de chance que l’autre.

Pas sûr.

– *Papa a grandi dans l’inconfort, Maman dans de l’ouate sauf que...*

– Tu n’écrirais pas plutôt « ma mère » que « maman » ?

– Je voulais me rapprocher d’elle. « Ma mère », ça fait...

– Ne force pas les choses, Audrey.

– Mais tu crois que ce livre me rapprochera d’elle ?

– Ça y est, il pleut.

– Tu ne réponds pas à ma question...

Les deux soleils ont disparu.

– Alors, ma belle, et ton bouquin ?

Aïe ! C'est ça, le problème. Commencer. Recommencer. Avancer. Moi qui pensais naïvement que le jour de mon anniversaire m'inspirerait. Le douze janvier... Trop rarement, une seule fois par an, cette combinaison, « douze » et « janvier », ravit tant mes oreilles et les miennes seulement, que je croyais qu'elle me donnerait des pouvoirs.

– Heu...

Le téléphone nous surprend. Il tombe à pic.

– Ah ! Bérangère !... A moi ?

J'adore quand on pense à moi.

– Non, c'était hier. Merci... Cinquante... Ben oui...
Figure-toi que j'ai commencé...

Jean me fait signe de tenir ma langue. Avec la main gauche, je bouche le micro.

– Pourquoi ? Laisse-moi lui dire.

– Pas maintenant... Elle veut quoi ?

Je mets le haut-parleur.

On commémore cette année les trente ans de la mort de son père. Un livre et la remastérisation de ses enregistrements sont prévus pour l'occasion. Sa sœur a déjà réédité un « Florilège » de ses meilleures interprétations. Je le savais, j'en ai vu l'annonce avant-hier à la bibliothèque.

– C'est toi qui l'as affichée, Bérangère, non ?

Et ils l'ont passé à la radio. Ce doit être curieux d'entendre prononcer le nom de son père à la radio. Il jouait le *Nocturne* d'Auguste De Boeck. Jean a reconnu l'air. Normal, chez lui, on n'écoutait que ça, la musique classique.

De son côté, Bérangère se charge du bouquin ; elle cherche donc une « plume ». La coïncidence !

– Pourquoi moi ?

– Pourquoi pas ? Tu écris vachement bien.

Jean confirme d'un large sourire.

Elles organisent un concert d'hommage l'été prochain. Et comptent y vendre le bouquin.

– N'est-ce pas un peu tôt ?

Bérangère me rassure. Il ne s'agirait pour moi que de raconter brièvement sa vie. Un critique s'occuperait de tout ce qui concerne la carrière musicale.

– Allez, Audrey. Je peux compter sur toi ?

Là, il ne s'agit plus de fantasmer mais de travailler. Jean hoche la tête pour que j'accepte.

– Heu... Laisse-moi réfléchir.

– Tu viens bosser aujourd'hui ?

– Non. J'ai pris trois jours.

– Ok. Je te sonne dimanche. Tu comprends, c'est urgent.

Elle raccroche.

– Et mon livre, Jean ? « Mon » livre ?

– Tu y reviendras plus tard ! Si tu veux attaquer la vie de ta mère – et je pèse mes mots –, il vaut mieux te faire la main sur un sujet moins sensible.

– Quoi ? Je m'en doutais : tu m'en crois incapable.

– Oh non ! Il suffira que tu rencontres des gens.

– Ça oui. Mais... d'écrire mon livre ?

J'ai si peur. Je crains de perdre l'élan que je sentais si fort en moi.

– Je t'aiderai. Je m'occuperai de la maison pour te laisser du temps.

Du temps...

Nous en avons si peu, elle et moi. S'il lui arrivait quelque chose ? Ou alors... Peut-être pourrais-je mener deux livres de front ? Il paraît que les femmes... Oh non, pas moi.

Soudain un bruit. Je me retourne : c'est l'hiver qui tambourine aux fenêtres.

– Si un monsieur t’écrit de la Côte d’Azur, c’est que tu le connais !

– Ce nom ne me dit rien.

Certains perdent l’usage des yeux, des jambes ou des mains, d’autres oublient. Elle oublie.

– Regarde. Quel beau ciel ! Et tu as vu la plage ?

– La Baie des anges. Comme le film avec Jeanne Moreau.

– C’est loin ?

– M’enfin, M’man. Tu reconnais quand même ces chaises bleues ?

Elle nous écrivait « de sa chaise bleue devant la belle bleue ».

– J’écrivais à qui ?

– A nous qui restions à Bruxelles.

– Mais qui m’envoie cette carte alors ?

Elle n’est plus capable de suivre une conversation sans emmêler les fils.

Ils ont été plusieurs fois à Nice après que mon père a pris sa pension. Ils logeaient dans un petit studio sur la Promenade des Anglais. Toujours le même, au septième

étage. Mon père l'avait photographié pour nous le montrer. Le matin, ils déjeunaient souvent dans une pâtisserie voisine. Elle adorait ça. Surtout les croissants. Pas comme en Belgique où ils mettent de la margarine. Elle nous en ramenait. On avait beau lui dire qu'ils ne supportaient pas le voyage...

– Je pensais que nous allions à la côte belge.

– En été.

Mais ils passaient le mois de janvier au soleil.

– En fait, je n'ai pas trop à me plaindre. Avec ton père, c'était pas mal.

Elle répète.

– Et toi, Audrey, tu t'entendais bien avec ton père ?

Elle rabâche.

– Tu nous en as fait voir, non ? George...

George, George. N'empêche que je viens d'avoir cinquante ans et que son George chéri m'a oubliée. Elle aussi. Heureusement que Jean est là.

– Ah bon ? Tu as quel âge ? C'était quand ?

Elle a oublié la date. Notre date ! Elle a irrémédiablement perdu la boussole.

– Et toi, M'man ?

– Oh moi, je me suis arrêtée à quatre-vingts.

Mais quand ça l'arrange, elle retrouve le nord. La coquetterie survit à la mémoire.

– Maman, j'ai commencé un livre sur toi...

– Je ne peux pas te proposer de café, je n'ai plus de machine.

Elle ne m'écoute pas. Elle ne m'a jamais écoutée.

– Plus de percolateur, plus de grille-pain.

C'est George. Il dit que c'est dangereux. Elle n'est pourtant pas devenue « idiote ». Elle rit.

– Maman, tu sais, je vais écrire un livre sur le père de Bérangère. C'était un grand pianiste. Il est très célèbre en Belgique.

Voilà, c'est dit. Je pourrai annoncer à Jean et à Bérangère que je me suis décidée.

– Oui, c'était quelqu'un, ton père.

– Mon père ?

Zut.

Je me lève.

– Tu cherches quoi ?

Elle se lève.

– Tu ne trouveras rien dans le frigo. Ne me dis pas que tu ne bois que l'eau en bouteille.

Maintenant sa litanie sur la gratuité de l'eau du robinet.

Ce ton qu'elle a. Ce ton qu'elle a toujours eu. Souvent, très souvent, nous avons discuté, discuté. Maintenant, elle est vieille. J'ai dû déposer les armes et tenter les pourparlers.

Je la regarde marcher. Alerté, souple, dégourdie, rapide encore dans ses mouvements. Vêtue d'un jeans et d'un pull marin un peu trop grand pour elle, comme toujours. Elle court pieds nus dans la maison.

– Tu n'as pas froid ?

– Non. J'ai l'habitude. Tu sais, ce n'est pas bon de mettre le chauffage trop fort. George a tout réglé.

Et d'ajouter qu'il passe l'embrasser tous les soirs.

– Désolée, moi je ne peux pas.

– Mais je ne te fais aucun reproche.

Elle ne m'a pas ratée. J'ai beau me dire que je suis « réellement » fort occupée à la bibliothèque et que ce mois-ci, je fais « vraiment » des heures supplémentaires. Des remplacements. Les autres ont des gosses, pas moi.

– Et Jean, il fait encore des photos ? Il expose ?

Je sens qu'elle va me demander s'il vend. Cette question. Cette éternelle question. Son inquiétude viscérale. Et ça ne date pas d'hier. Évidemment, elle

aurait préféré – et mon père aussi – un autre compagnon pour moi. Quelqu'un avec un vrai travail. Pas un artiste. Et pas un « homme de seconde main », divorcé avec un enfant. Mais bon, je me suis mise en ménage à quarante ans et il a bien fallu qu'ils l'acceptent.

Avant, elle ne posait pas ce genre de questions. Elle s'interrogeait, ça se voyait à son visage tourmenté, mais elle ne disait rien. Maintenant, tout sort. Aucune censure. Elle dit tout ce qui lui passe par la tête ou qui vient du plus profond d'elle.

J'ai envie de repartir. Mais le décor familial me retient. La cuisine, où l'adolescente que je fus s'enfermait des heures, accrochée au téléphone ; ça l'énervait, surtout que je m'asseye par terre. « C'est mouillé. Tu ne vois donc pas que je viens de nettoyer ? » La salle à manger désormais inutilisée, condamnée : tout se fait dans la cuisine ou le salon. George a dit que ce serait plus pratique.

Je regarde les objets, j'y renifle mon enfance. L'horloge de la grand-mère est là, sur la cheminée du salon, qui ronronne comme dans la chanson, et, sur l'appui de fenêtre, entre les deux coqs en porcelaine bleu de Chine, le vase presque assorti semble inaltérable, indestructible. Celui-là, il devait y être avant ma naissance. Sans doute un cadeau de mariage. Je m'en approche. Je le regarde. Sa forme arrondie, ses motifs verts et mauves. En fait, je ne l'ai jamais examiné alors que je sais par cœur sa présence et son bruit. Je le touche. Je fais glisser tout doucement le couvercle lourd et plat sur sa base ; j'écoute le léger crissement ; je reconnais le bruit, j'aime ce bruit sous mes doigts.

– Hé ! Audrey ! C'est fragile !

Et ce lampadaire vieillot, comme on en voit dans les films avec James Cagney.

Il y a aussi le buffet. Fermé à clef. Pour qu'elle ne perde pas la clef. On l'a cachée dans le tiroir, lui-même fermé à clef. George, bien sûr.

Le jour de Noël, on en sortait le limoges, hérité de l'arrière grand-mère française. On le disposait joliment sur la nappe de fête, et plus tard dans la soirée, avec mille précautions, on l'y rangeait après l'avoir nettoyé à la main. Jamais dans la machine. Mon père, lui seul, lavait les beaux verres en cristal. « Ne pas les tenir par le pied. » Il nous faisait la leçon. « Un jour, je ne serai plus là. » Le dernier Noël avec lui, le tout dernier il y a quatre ans, la vaisselle n'en finissait pas. Nous essuyions et rangions autour de lui, qui plongeait lentement, très lentement, chaque objet dans l'eau savonneuse puis rinçait. Il ne disait rien. Pas de derniers conseils.

Et lui qui ne jurait que par les épicéas de son Ardenne natale, les seuls qui sentent vrai, il acheta un faux. Il n'osait plus sortir de la maison de peur de tomber sur son marchand, l'épicier flamand du coin de la rue converti une fois par an en pépiniériste.

Aujourd'hui, le sapin artificiel fait partie du mobilier, au même titre que la télévision, avec ses boules rouges énormes et disproportionnées par rapport à sa petite taille. Il passe l'été comme l'hiver dans le salon.

Ce fut la dernière fois aussi qu'au lustre et au dessus du miroir et des « cadres impressionnistes » – piètres copies de Renoir, aux lumières éteintes, encore des cadeaux de mariage – il accrocha les guirlandes et les suspensions, des espèces de méduses en papier d'argent rouge et doré, baroques, qui dataient des années septante et que lui seul trouvait, sinon belles, du moins indispensables.

Il n'a pas eu le temps d'étreindre son nouveau fauteuil et elle n'ose pas s'y installer. « C'est le fauteuil de ton père. » Pas d'animal non plus pour s'y nicher en rond.

Les chats, les chiens, depuis toujours, c'est non : « Ça fait des crasses... Et pendant les vacances, on en fait quoi, hein ? »

L'horloge, les coqs et le vase chinois, le lampadaire, le buffet, le sapin, le fauteuil de mon père. Je me heurte au décor qui n'est plus le mien. C'est à cause d'elle et de ses « interventions » sur toutes les surfaces planes du séjour, les portes des armoires, le frigo, les fenêtres et les murs. Partout des images qu'elle découpe grossièrement dans les magazines et qu'elle colle avec du scotch. Des paysages qu'elle n'a jamais vus, des visages qu'elle n'a jamais rencontrés.

Le vertige me prend. Mes yeux cherchent un appui. Là, les albums de famille. Mes mains en ouvrent un au hasard et plongent dans le passé familial à la recherche du mien.

Je tombe sur leur voyage de noces. Elle, devant la fontaine de Trevi, avec ses Ray-Ban et son chignon. C'est fou ce qu'elle fait *Vacances romaines*.

Je prends un autre album avec nous dedans. J'ai six ans, deux couettes, un petit blaser bleu marine avec des boutons dorés et un écusson sur la poche droite, un chemisier bleu clair et une jupe écossaise. À côté de moi, version garçon, George : une culotte courte remplace la jupe. Nous ne sourions pas. Le temps de pose était si long avec Papa que nous perdions notre sourire. Elle n'est pas dessus, elle tenait les cartables.

Une photo glisse par terre.

– Attention, Audrey !... C'est quoi ? Montre !

Moi devant le maison de poupées que m'avait fabriquée Papa. Je regarde mes yeux d'avant, émerveillés, qui regardent le photographe.

– Tu as toujours été si brutale avec les objets.

– Je n’y peux rien. Les coins se sont décollés.

Je remets la photo à sa place et ferme l’album. Avant de le ranger, j’y pique encore mon nez. L’odeur du passé pourrait m’apaiser, me rassurer, au lieu que mon cœur s’emballe au rythme de ses remontrances.

– Mon Dieu ! Regarde toute cette poussière !

– Ce n’est pas ma faute si la couverture se désagrège.

– C’est comme moi, ça.

Elle veut quoi, là ? Que je la plaigne ? J’enfile mon manteau.

– Tu pars déjà ?

– Oui.

Et je lui prends son parapluie !